

## XXXVIII

## NOTRE-DAME DU FOLGOAT

— DIALECTE DE LÉON —

## ARGUMENT

« En l'année 1315, dit un vieil auteur, florissait en Bretagne, en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salaün, issu de parents pauvres, dont les noms nous sont inconnus, d'un village d'auprès de Lesneven.

« Ce jeune enfant, croissant en âge, commença, après la mort de ses parents, à chérir les douceurs de la solitude, choisissant pour sa retraite ordinaire un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine bordée d'un très-beau vert naissant. Là, comme un passereau solitaire, il solifait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol, perché sur l'épine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

« Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds; n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tortu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou à ses environs, n'important personne aux portes que de deux ou trois petits mots; car il disait *Ave Maria*, et puis en son langage breton: *Salaün a zebred bara*, c'est-à-dire « Salaün mangerait du pain. » Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

« Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois *Ave Maria*, ou bien chantait quelque rythme breton en l'honneur de Marie.

« On rapporte que lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant: *O Maria!* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps.

« C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelaient-on *le Fou* (Salaün ar Fol). Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la reine des cieux.

« Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent: *Qui vive?* Auxquels il répondit *Je ne suis ni Blois, ni Montfort, je suis le serviteur de madame Marie, et vive Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire et le laissèrent aller.

## NOTRE-DAME DU FOLGOAT.

275

« Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Enfin il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

« Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lis et au vermeil de la rose.

« Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

« Et l'on vit un beau lis frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur ses feuilles en lettres d'or ces deux mots : *AVE, MARIA* <sup>1</sup>. »

Les ducs de Bretagne firent bâtir sur le bord de la fontaine du pauvre fou du bois, sous l'invocation de Notre-Dame du Folgoat, une charmante église qui devint bientôt célèbre par un grand nombre de miracles. Celui qui fait le sujet de la ballade suivante nous a paru un des plus touchants. C'est l'histoire d'une jeune fille faussement accusée d'un crime horrible.

La veille du jour où elle va être brûlée vive, elle apparaît en rêve à son père, du fond de la prison où on l'a jetée. Il la voit au lavoir, occupée à blanchir des nappes déjà blanches, symbole de sa parfaite innocence, et elle le prie d'aller en pèlerinage, à son intention, à Notre-Dame du Folgoat.

---

— Santé et joie à vous, mon père!

— Que faites-vous là si matin?

Pourquoi laver ces nappes plus blanches que neige? que faites-vous là, ma fille?

## ITROUN VARIA FOLGOAT

— LES LEON —

— Iec'hed ha joa gan-e-hoc'h va zad! | — Petra rit ase mintin mad?  
 — Iec'hed ha joa gan-e-hoc'h va zad! | Gwalc'hi doalou ker gwenn hag erc'h!  
 — Iec'hed ha joa gan-e-hoc'h va zad! | Petra rit-c'houi ase, va merc'h?

<sup>1</sup> Le P. Cyrille Pennec, *Pèlerinage à Notre-Dame du Folgoat*.

— Je suis venue vous prier, mon père, d'aller pour moi au Folgoat;

Et d'y aller à pied, et pieds nus, et sur vos deux genoux, si vous pouvez y tenir.

Vous y trouverez les cendres du cœur que vous avez nourri.

— Qu'avez-vous fait, ma pauvre fille, pour être ainsi réduite en cendres?

— Un petit enfant à été tué, et l'on m'accuse, mon père, de l'avoir fait mourir. —

## II

Un jour, le sire de Pouliguen était allé chasser avant diner.

— Tiens! voici un lièvre écorché, ou un petit enfant étranglé;

On l'a pendu à la branche de cet arbre; il a encore le ruban au cou. —

Et il vint trouver sa femme, en rêvant tristement dans son cœur.

— Voyez! un pauvre enfant tué! au nom du ciel, qui l'a mis au monde?

— Me zo deut d'ho pedi, va zad,  
Da vont evid-oun d'ar Folgoat;  
Ha mont diarc'hen ha war droad  
Ha war ho taoulin, mar gell pad.  
Eno e kefet ludu gret  
Diouc'h ar galoun hoc'h enz maget.  
— Petra, va merc'h paour, hoc'heuz gret,  
Pa viot evel-ze luduet?  
— Eur hugelik zo bet lazet,  
Ha d'in, va zad, eo tamallet. —

## II

Eunn deiz ann aotrou Pouligwenn  
Oa est da sersal 'raog he lein.  
— Setu ama sur c'had kignet,  
Pe cur bugelik gwelennet;  
Krouget eo diouc'h skour ar wezen,  
E kerc'hen he c'houg ar zeizen. —  
Hag hen da gaout he itroun,  
O sonjal du enn he galoun.  
— Sellit! eur hugel paour lazet!  
Plou, han Doue, neuz hen ganet? —

## NOTRE-DAME DU FOLGOAT.

275

La dame, sans rien répondre, se rendit aussitôt à la ferme.

— Vous vous portez bien, fermière? Voilà du chanvre qui pousse à merveille.

— Mon chanvre ne pousse guère bien; il s'en va tout avec vos pigeons.

— Où sont allées vos filles, que j'è ne vois que vous?

— Deux sont à la rivière à laver, et deux autres à préparer le chanvre;

Et deux autres à préparer le chanvre; et les deux dernières à le peigner.

Quant à Marie Fanchonik, ma nièce, elle est au lit malade;

Elle est au lit malade, depuis huit ou neuf jours.

— Ouvrez-moi, ma fermière, que je voie ma filleule.

— Dites-moi, ma filleule, où avez-vous mal?

— C'est entre mon ventre et mon cœur que j'ai mal, ma marraine.

— Levez-vous, levez-vous, ma filleule, et allez vous confesser au Père François;

Confessez-lui votre péché et prenez garde, je vous y engage.

Ann itroun, hab lavarout ger,  
As eas d'ar vercari e-berr :

— Mad ar bed gan-e-hoc'h, mereurez  
Dont ra ho kanab brao e-mez.

— Va c'hanab brao mez na seu ket :  
Mont a ra holl gand ho koulmed.

— Peleac'h int eat ho merc'hed-c'houi,  
Pa na welann nemed hoc'h-c'houi?

— Diou zo et ster gand ann dillad,  
Ha diou-all zo o paluc'hat;

Ha diou-all zo o paluc'hat;  
Hag ann diou-all zo o kribat.

Mari Fanchonik, va nizez,

Hounez zo er gwele diaez;

Er gwele klanv ez eo chomet,  
Eiz pe nao deiz zo tramenot.

— Digorit d'in, va mereurez,  
Hag e welin va fillerez.

— Va fillerez, din livirit,  
Peleac'h 'ma 'nn droug a zemanit?

— Kreiz-tre va c'hof ha va c'haloun,  
Ema va droug, va mamm baeroun.

— Savit, savit, va fillerez,  
It d'ann Tad Franses da goves;

Kovesait mad ho pec'hed;  
Hag evesait, mar kerat.

— Je ne suis point une pécheresse : il y a huit jours que j'ai été confessée.

— Ne me mentez pas ; vous avez fait un grand péché :

C'est vous qui êtes allée ce matin au bois ; vos sabots sont rougis de sang ! —

## III

— Mon petit page, dis-moi, qui est-ce qui passe dans la rue ?

— Vos métayers de Guigourvez, le bourreau et votre filleule. —

Dur eût été celui qui n'eût pas pleuré, sur la place du Folgoat, quand elle arriva ;

Quand arriva la jeune fille de quinze ans, entre deux archers, pour être pendue ;

Une pauvre vieille femme, en avant, portait un cierge devant elle ;

Et la jeune fille disait en marchant : — Cet enfant-là n'était pas à moi ! —

Par derrière venait la dame, demandant instamment grâce pour sa filleule.

— Rendez-moi ma filleule : je vous donnerai son pesant d'argent.

— Evit pec'beurez, n'em ounn ket ;  
Eiz-teiz so ounn bet kovesset.  
— Gevier d'in na livirit ket,  
Eur pec'hed braz hoc'h euz c'houi gret ;  
N'houi so bet mintin-ma d'ar c'hoat ;  
Puz ce ho poutou gand ar goad ! —

## III

— Pachik bihan, lavar d'in-me,  
Cetra 'za gand ar pao-ze ?  
— Ho meürerien a Wigourvez,  
Ar c'hrouger hag ho fillores. —

Kriz vije neb ba na oelje,  
War dachen Folgoat, pa zeue ;  
Pa zeue ar plac'h pemzek vloa,  
E-kreiz daou arser da grouga ;  
Eur c'hrac'hik koz paour dira-s-hi,  
O tere'hel eur goulou d'ezhi ;  
Hag hi, o vont, a lavare :  
— Ne oa kad d'in ar bugel-me. —  
Ann itroun war lere'h o c'houleus  
Truez d'he fillores a-grenn :  
— Laoskit gan-in va fillores :  
Roi a rinn d'e-hoc'h, arc'hant he feuez

## NOTRE-DAME DU FOLGOAT.

277

Et, si cela ne vous convient pas, je vous en donnerai le poids de ma haquenée,

Je vous en donnerai le poids de ma haquenée, la jeune fille et moi dessus.

— Votre filleule ne vous sera pas rendue; quiconque a tué, ou le tue. —

## IV

Comme le sénéchal allait diner, le bourreau alla la pendre.

Au bout d'un peu de temps, il vint trouver le sénéchal :

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie Fanchonik ne meurt pas;

Quand je lui mets le pied sur l'épaule, elle se détourne vers moi, et rit.

— Prenez-la, jetez-la, inenez-la au bûcher.

— Prenons-la, jetons-la, faisons du feu et de la fumée pour la brûler! —

Au bout d'un peu de temps, le bourreau revenait :

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie Fanchonik ne meurt pas;

Elle est dans le feu jusqu'au sein, et elle rit de tout son cœur.

Ha mar na blij d'e-hoc'h kement-se,  
 Me roi d'e-hoc'h pouez va inkane,  
 Me roi d'e-hoc'h pouez va inkane,  
 Ar plac'h ha me war he c'horre. —  
 — Ho fillorez n'ho pezo ket,  
 Neb a lazaz a vez lazot.

## IV

Faz ea'r senesal da vernia,  
 Az eaz ar c'hrouger d'he c'hrouga.  
 A-benn eunn pennadig goude,  
 Dont a reaz d'he gaout-he :  
 — Aotrou senesal, me ho ped,

Mari Fanchonik na vary ket;  
 Pa daolann va zroad war he skos,  
 Distrei da c'hoarsin ouz-in ra.  
 — Taolt hi ha didaolit hi,  
 Kasit-hi d'ur fagodiri.  
 — Taelomp-hi ha didaolomp-hi,  
 Groump tan ha moged d'he leski! —  
 Abenn eur pennadig goude,  
 Dont a reaz c'hrouger udarre :  
 — Aotrou senesal, me ho ped,  
 Mari-Fanchonik na vary ket;  
 Me enn tan beteg he diou-vron;  
 C'hoarsin a ra leiz he c'halon.

— Avant que je croie ce que vous dites, ce chapon-ci aura chanté. —

(Un chapon rôti sur un plat, et tout mangé, hormis les pattes.)

Le sénéchal resta confus : le chapon venait de chanter.

Marie Fanchonik, pardonnez-moi, c'est moi qui ai failli et non vous ;

C'est moi qui ai failli et non vous : qui vous préserve de ce feu ?

— Notre Dame Marie du Folgoat le balaye de dessous mes pieds ;

La Vierge, mère des chrétiens, le balaye d'autour de mon sein.

— Qu'on envoie vite à Guigourvez, qu'on envoie vite chez la fermière ;

Qu'on envoie vite chez la fermière, pour savoir qui est la pécheresse. —

Ils passèrent tous à travers les flammes, et aucun d'eux ne sourcilla ;

Ils passèrent tous sans sourciller ; la servante seule y resta.

— Pa gredinn pez a leveret,  
Ar c'habon-ma 'n devo kanet. —  
(Eur c'habon rostet war eur plad,  
Ha debret nemet he zaoudroad.)

Ar senesal oa souezet :

Ar c'habon en devoa kanet.

— Mari Fanchonik, me ho ped,  
Me zo faziet, c'houi n' oc'h ket ;

Me zo faziet, c'houi n' oc'h ket :

Petra zo enn tan d'ho miret ?

— Ann itroun Varia-Folgoat

Zo' skuba dindan va daoud-droad ;

Ar Werc'hez, mamm ar gristenien,

Zo' skuba endro d'am c'herc'hen.

— Red eo kas prim da Wigourvez,

Kas prim da di ar vereurez ;

Kas prim da di ar vereurez,

Da ch'ouzout piou eo pec'heurez —

Tremenet osnt holl dre enn tan,

Ha nikun na lekeaz man ;

Tremenet holl heb lakat man :

Nemed ar vates he unam.

## NOTRE-DANE DU FOLGOAT

279

## NOTES

Cette ballade est une des plus populaires de Bretagne; elle se chante dans les dialectes de Léon, de Cornouaille, de Tréguier et de Vannes. Elle n'est pas antérieure au quinzième siècle, car l'église du Folgoat n'a été bâtie qu'à cette époque. Il y a lieu de la croire du milieu du siècle suivant, le P. François, dont elle fait mention, étant probablement Maistre François du Fou, doyen en l'église collégiale du Folgoat, qui comparut à Nantes, le second jour d'octobre de l'an 1539, pour la rédaction des réformations des Coutumes de Bretagne. Le petit manoir du Pouliguen existe encore à quelques lieues du Folgoat. Le bourg de Guigourvez est aussi dans les environs. La cause de l'immense popularité de notre ballade vient sans doute de l'idée sur laquelle elle repose, idée que nous avons déjà vue développée dans *le Frère de lait*, et qui fait le sujet de mille autres chants populaires.

Sous l'empire d'une pareille croyance, l'épreuve devenait un moyen naturel de découvrir la vérité; on ne pouvait supposer que la Providence permit la mort de l'innocent.

La légende du coq rôti qui chante sur le plat est un lieu commun de poésie populaire. Elle a primitivement passé d'Espagne en France; on la trouve racontée dans le *Martyrologium hispanicum* de Tormayo Salacar. La voici telle que la répète, à sa manière, un révérend et savant anti-quaire français :

« Deux époux se rendaient à Compostelle avec leur fils, dont la beauté frappa la fille de l'hôte (ou une servante de l'auberge) au point de lui inspirer une vive passion. Le jeune homme ayant repoussé cette impudente, la tentatrice tourna bientôt en baine son amour méprisé. Elle introduisit donc un gobelet d'argent dans le paquet de l'adolescent, lorsqu'il allait partir, et le fit poursuivre comme voleur. Sur cette pièce de conviction, le juge eut bientôt établi sa sentence et l'innocent fut pendu sans délai. Le père et la mère, désolés, voulurent au moins voir le cadavre de leur fils, et quand ils arrivèrent à la potence le jeune homme les consola lui-même, assurant que saint Dominique de la Calzada soutenait son corps pour empêcher la strangulation, puis les envoya demander au juge qu'il ne maintint pas un arrêt si clairement cassé par le ciel. Le magistrat, peu disposé à douter de son bien jugé ou de son bourreau, pensa qu'on se moquait de lui, et comme il allait se mettre à table (ou, selon d'autres, prenait déjà son repas), il répondit sans plus d'enquête : « Votre fils est vivant comme ce coq et cette poule qui sont dans le plat (ou à la broche.) » Les oiseaux, prenant la comparaison à leur avantage, se mirent immédiatement à chanter et à battre des ailes. Il n'en fallait pas moins pour impressionner le juge, qui alors consentit à laisser dépendre son condamné pour admettre le pourvoi trop hautement appuyé, d'autant plus que son dîner se trouvait forcément abrégé par cet accident imprévu. La descendance des deux volailles paya la célébrité de ses ancêtres, car on la plumait pieusement pour répandre parmi les pèlerins le gage de la protection accordée par saint Dominique à ses

clients, et les plumes de ces malheureuses bêtes se répandirent ainsi dans toute la chrétienté. »

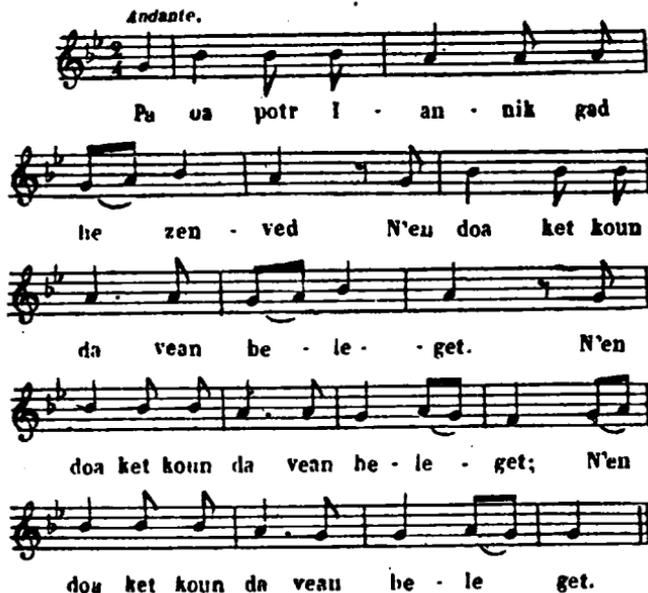
Le commentateur de l'auteur espagnol continue sur un ton aussi emporté de malice gauloise que de science :

« On n'aura pas de peine à s'expliquer comment ce fait, raconté par les pèlerins de Compostelle à leur retour, aura fini par entrer dans la légende de saint Jacques en Galice, Ce qui semble un peu moins pardonnable, c'est que les Bretons du Folgoët l'aient adjoint également aux annales de leur pèlerinage. Cette prétention est constatée par les *Chants populaires de la Bretagne*. Au fond, la circonstance atténuante peut se plaider par cet endroit, que l'accusé de la Calzada ayant été victime de sa chasteté, l'intervention de la Reine des Vierges aura paru plus que probable dans sa libération, conformément au dicton populaire pour un homme sauvé d'un grand péril : « Il doit une belle chandelle à la sainte Vierge. » D'ailleurs saint Dominique de la Calzada avait bâti un ermitage dédié à la mère de Dieu, et choisi sa sépulture dans le voisinage. On honore encore, dans la même ville, une Notre-Dame de la Plaza, dont le culte remonte sans doute au saint lui-même. Partant de là, il est assez simple que dans un pèlerinage à Notre-Dame (comme celui du Folgoët), on ait célébré volontiers les faveurs obtenues par son intercession, même en d'autres lieux. A la suite des années et de la détermination erronée des circonstances, amenée par des récits qui s'écartent de la source, des patriotes ardents auront adjugé le miracle à leur pays. C'est aussi le cas de rappeler un autre proverbe : *Chacun prêche pour son saint* <sup>4</sup>. »

<sup>4</sup> *Collection des plombs historiques*, t. II, p. 190.

**GENEVIEVE DE RUSTEFAN.  
(JENOFEA RUSTEFAN)**

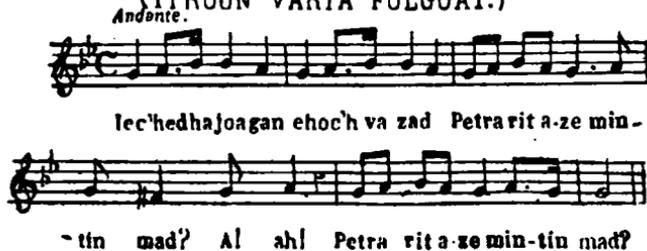
*Andante.*



Pa oa potr I - an - nik gad  
 he zen - ved N'eu doa ket koun  
 da vean be - le - get. N'en  
 doa ket koun da vean he - le - get; N'en  
 dou ket koun da veau be - le get.

**NOTRE DAME DU FOLGOAT.  
(ITROUN VARIA FOLGOAT.)**

*Andante.*



Iec'hedhajoagan ehoc'h va zad Petra rit a-ze min-  
 -tin mad? Al ah! Petra rit a-ze min-tin mad?